

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

B. PUNJER. — COMPTE RENDU DE LA LITTÉRATURE THÉOLOGIQUE DE L'ANNÉE 1882¹.

L'éditeur J. Ambr. Barth, de Leipzig, publie depuis l'année dernière un THEOLOGISCHER JAHRESBERICHT, compte rendu théologique annuel, paraissant dans le courant d'avril, et passant en revue les publications théologiques de l'année écoulée. Nous avons sous les yeux le second volume, renfermant la littérature de l'année 1882. (viii et 463 pages. Prix : 8 marcs.)

A la différence des journaux critiques et littéraires tels que la *Theol. Literaturzeitung* de MM. Harnack et Schürer, ou le *Theol. Literaturblatt* de M. Luthardt, qui annoncent et apprécient les écrits théologiques à mesure qu'ils paraissent, et d'autre part, à la différence des revues de théologie qui publient un bulletin, mais un bulletin nécessairement fort incomplet, des productions plus ou moins récentes, le *Compte rendu annuel* dirigé par M. Bernh. Pünjer, professeur à Iéna, a l'ambition d'offrir au public théologique une revue bibliographique à la fois systématique et complète. La littérature relative à chaque discipline fait l'objet d'un travail suivi, homogène, rédigé d'après un plan rationnel et par un seul rapporteur choisi parmi les spécialistes.

¹ *Theologischer Jahresbericht*. Unter Mitwirkung von Bassermann, Benrath, Böhringer, etc., etc., herausgegeben von B. Pünjer. Zweiter Band enthaltend die Literatur des Jahres 1882.—Leipzig, Verlag von Joh. Amb. Barth, 1883.

Il est aisé de comprendre les avantages qu'offre ce mode de publication et les précieux services que ces vues d'ensemble sont appelées à rendre. L'utilité en est d'autant plus grande que la littérature théologique va se développant, se diversifiant, se dispersant toujours davantage d'année en année, et qu'il devient à peu près impossible, non seulement au théologien voué à la pratique pastorale, mais au théologien de profession, de se tenir au courant de tout ce qui se publie de nouveau, même dans le domaine qu'il cultive plus spécialement. En même temps, ces rapports annuels permettent de se rendre un compte plus exact de l'état des questions, des problèmes à l'ordre du jour, des points de vue en présence, des opinions en lutte, des courants d'idée dominants, de la direction générale que suivent les recherches sur tel ou tel sujet, de l'évolution que subit telle ou telle doctrine. Enfin, il est intéressant de voir l'ensemble de la littérature annuelle d'un sujet analysée et appréciée par un seul et même homme compétent. Le point de vue théologique du rapporteur peut n'être pas le vôtre; on peut avoir plus d'une réserve à faire à l'endroit de ses jugements; toujours est-il qu'en faisant la part de sa subjectivité, on pourra retirer du profit de ses analyses et de ses appréciations, et qu'on lui saura gré de la peine qu'il a prise de recueillir et de grouper les indications bibliographiques dont vous pouvez avoir besoin.

Les disciplines théologiques sont réparties comme suit entre les différents collaborateurs :

I. Théologie exégétique : 1^o Ancien Testament, M. *C. Siegfried* (Iéna); 2^o Nouveau Testament, M. *H. Holtzmann* (Strasbourg).

II. Théologie historique : 1^o histoire de l'Eglise et des dogmes jusqu'au concile de Nicée, M. *Herm. Lüdemann* (Kiel); 2^o du concile de Nicée à la Réformation, M. *Paul Böhringer* (pasteur à Bâle); 3^o de 1517 à 1700, M. *K. Benrath* (Bonn); 4^o à partir de 1700, M. *Aug. Werner* (pasteur à Guben, Prusse); 5^o histoire des religions, suivie de : philosophie de la religion, apologétique et polémique, encyclopédie, littérature relative aux sociétés religieuses et statistique ecclésiastique, M. *B. Pünjer*.

III. Théologie systématique : 1^o dogmatique, M. *Rich. Lipsius* (Iéna); 2^o morale, M. *Wilh. Gass* (Heidelberg).

IV. Théologie pratique : 1^o homilétique, hymnologie, litur-

gique, catéchétique, théologie pastorale, M. *H. Bassermann* (Heidelberg); 2^o droit ecclésiastique, questions politico-ecclésiastiques de l'année, M. *Rod. Seyerlen* (Iéna); 3^o Sermons et édification, M. *Otto Dreyer* (pasteur à Gotha).

Le volume se termine par un nécrologie de 1882, rédigé par le directeur, M. Pünjer, et un registre alphabétique.

Plusieurs de ces noms sont déjà connus de nos lecteurs. Ils leur en diront assez sur l'esprit général de l'entreprise. Les collaborateurs appartiennent tous à la théologie dite progressive. Ils s'inspirent d'un libéralisme diversement nuancé, sans qu'on puisse leur reprocher de faire systématiquement les affaires d'un parti. En thèse générale, ils se sont efforcés de rendre à chaque auteur la justice qui lui est due, ce qui n'empêche pas, est-il besoin de le dire, les sympathies et les antipathies personnelles de percer dans le ton du discours ou dans tel ou tel qualificatif. Il va également de soi que tous n'ont pas conçu leur tâche absolument de la même façon. Les uns sont plus laconiques ou plus réservés que les autres. Quelques-uns font prédominer l'analyse, ce dont les lecteurs ne se plaindront pas; c'est le cas, par exemple, des auteurs du compte rendu de la littérature dogmatique et morale et de celle de l'histoire des religions. Tels d'entre eux se sont appliqués à mettre en relief les sujets ou les ouvrages les plus marquants, les plus actuels, ceux qui, pour employer une expression chère aux allemands, constituent la «signature» de l'année théologique, c'est-à-dire lui donnent son cachet particulier. Citons comme exemples les sections relatives au Nouveau Testament et à la dogmatique. Un chapitre d'un grand intérêt et d'une remarquable richesse est celui qui traite des publications relatives à l'histoire de l'Eglise de 1517 à 1700. M. le rapporteur sur l'Ancien Testament s'entend à égayer par des mots plaisants, voire par des malices, l'énumération parfois un peu aride des monographies et des articles de revues rentrant dans sa spécialité. A propos des auteurs qui se sont donné pour tâche de soutenir une fois de plus la thèse qu'il règne un *parfait* accord entre la *vraie* science de la nature et le récit biblique de la création, « sans songer à se demander d'où vient que chaque année la chose ait besoin d'être de nouveau démontrée, » il croit devoir apprendre aux personnes que

cela peut intéresser « qu'elles peuvent pour la présente année se procurer cette consolante assurance pour la somme minime de 40 pfennigs. » (Page 30.)

Les ouvrages (articles de revue compris) qui figurent dans le *Compte rendu* sont au nombre d'environ 1500, provenant de plus de 1200 auteurs, en majorité allemands. Les publications que les rapporteurs n'ont pas eues entre les mains et dont le titre seul leur était connu sont marquées d'une croix¹. Cette croix se rencontre assez fréquemment à côté des titres d'ouvrages écrits en français, ce qu'on ne saurait imputer à crime aux collaborateurs du *Jahresbericht*. La littérature théologique française, tant protestante et catholique qu'israélite, forme environ le 9 % de toute la littérature théologique de l'année. La branche où elle est le plus fortement représentée, c'est la théologie historique. Elle brille par son absence dans les chapitres relatifs à la dogmatique et aux sermonnaires, et n'est représentée dans celui traitant des ouvrages de morale que par une traduction allemande des conférences de Dupanloup sur les devoirs de la femme chrétienne. En fait de sermonnaires, les scandinaves et les anglais sont un peu plus favorisés. Parmi ces derniers, nous avons remarqué une traduction des *Etincelles de vérité*, d'un révérend ayant nom *Momerie*. Il paraît que, dans le cas particulier, l'adage *nomen omen* a tort : il s'agit en effet d'une théodicée en raccourci, qui suppose des lecteurs doués de l'esprit philosophique.

Dans le domaine où nous croyons être en mesure de contrôler en connaissance de cause la littérature citée, celui de l'Ancien Testament, nous n'avons constaté qu'une seule omission de quelque importance, le *Commentaire sur le livre du prophète Zacharie*, par J. Walther. (Genève, E. Beroud et C^e, 1882, xi et 194 pages.) En revanche, le rapporteur nous a révélé l'existence d'un *Commentaire philosophique du premier chapitre de la Genèse*, par J.-E. Filachou. (Montpellier, 95 pages.) Comme il serait possible

¹ Ce signe, du reste, paraît avoir été omis plus d'une fois par mégarde. Si les articles de M. Fréd. Frossard sur le *culte des images* (Bibl. Univ.) avaient été connus du rapporteur autrement que par le titre, très vague, il faut en convenir, ils eussent été rangés partout ailleurs plutôt que sous la rubrique : *Geschichte der hebräischen Religion*. (Pag. 57.)

que tel de nos lecteurs fût dans la même ignorance que nous, nous croyons bien faire en transcrivant, d'après le Compte rendu (page 30), la traduction que voici de Gen. I, 1 : « Dans le principe un Dieu réalisa d'abord toute extension et toute intensité sous la forme d'une simple objectivité qu'il s'opposait à lui-même. Ce dont la représentation naturelle sera la suivante : 1 p (principe premier, 1 m. (principe second ou moyen) = $\frac{\infty}{\infty}$ (objectif final). Dans cette expression, 1 p désigne le sujet actif; 1 m l'auxiliaire demi-actif, et $\frac{\infty}{\infty}$ l'objectif tout passif provenant des deux principes premier et second et constitué par le rapport indéterminé de l'infinie grandeur à l'infinie vitesse. » (*Comment. phil.*, pag. 18.)

Voici qui est moins « philosophique, » mais plus clair et plus sérieux. C'est la page dans laquelle M. Lüdemann résume son jugement sur le *Marc Aurèle* de M. Renan (pag. 97) : « L'impression produite par l'ensemble de l'ouvrage se ressent de la grave lacune qui est inhérente à toute la conception de Renan : la vraie intelligence du christianisme lui fait défaut. Aveugle, comme il l'est, pour ce qui constitue le cœur même du christianisme, son centre religieux, il ne sait l'apprécier que par son côté social et moral. Et même à ce point de vue le christianisme lui apparaît constamment comme une utopie irréalisable dans la pratique, réalisée seulement d'une manière approximative, avec une sorte de naïveté sentimentale, au sein de la primitive église, poursuivie ensuite avec effort dans le montanisme, admise finalement par l'Eglise, moyennant un habile compromis avec les besoins de la société réelle, sous la forme de l'ascèse monastique. Ce qu'il plaît à Renan d'appeler le côté religieux du christianisme, il ne peut — et cela se comprend — que le repousser : le christianisme, pour lui, c'est « le grand principe qui a opéré la réformation des « mœurs par la foi au surnaturel. » Il en résulte que la victoire du christianisme ne lui apparaît que comme l'effet d'une nécessité historique, jamais comme une nécessité intérieure. Aussi est-ce celle-là seulement qu'il a dessein de démontrer. Une pareille manière de comprendre les choses est la cause profonde de l'incontestable antipathie que les théologiens protestants allemands de toute nuance éprouvent pour l'œuvre de M. Renan. Malgré tout, malgré sa négation du surnaturel, il est resté en fin de compte catholique,

et catholique *roman*. Sa conception fondamentale, jointe à la tendance à préconiser le catholicisme, avec sa prudence mondaine, comme étant la seule et unique forme possible d'une réalisation au moins partielle du christianisme, cette conception n'est pas incompatible avec la soutane, et, sans aucun doute, elle se rencontre en fait chez nombre d'hommes qui en sont revêtus. Si M. Renan n'est pas abbé, si même, avec une franchise qui l'honneure, il renie pour sa propre personne le système catholique en bloc, il n'en est pas plus rapproché pour cela du protestantisme. Pour son propre compte, il adhère avec enthousiasme aux *Pensées* de Marc Aurèle, quitte à ne pas le suivre dans sa résignation sans réserve. Un naïf pélagianisme, un scepticisme à tendance plutôt idéaliste, qui se plaît à rester en suspens plus encore qu'à chercher la vérité sans relâche, tels sont les éléments capitaux de sa fortune spirituelle. Rien ne lui est plus antipathique que le protestantisme. L'apôtre Paul, il l'a en aversion comme étant le fondateur de la « dogmatique. » Des jugements comme celui-ci, rendu à l'occasion des *Pseudo-Clémentines*, en disent plus qu'assez : « Paul ne cessa toujours de protester que l'homme ne doit à aucun mérite personnel son élection et sa vocation chrétienne. L'ébionite, plus libéral, croit que le païen honnête prépare sa conversion par ses vertus. » Qu'on juge après cela si l'auteur de l'*Histoire des origines du christianisme* disposait de la condition indispensable pour être à la hauteur de sa tâche, je veux dire la congrénialité avec le sujet traité. »

H. V.

ERNEST MARTIN. — INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA THÉOLOGIE PROTESTANTE ¹.

Nous sommes à tard pour mentionner le livre de M. Martin ; néanmoins nous ne nous pardonnerions pas de le passer sous silence. Les ouvrages de théologie française ne sont pas si abondants qu'on se sente porté à en réduire le nombre, et il serait

¹ *Introduction à l'étude de la théologie protestante*, par Ernest Martin, licencié en théol. — Genève, Cherbuliez et C^o. Paris, Fischbacher, 1883. 302 pages.

particulièrement injuste de ne pas faire connaître ceux qui se signalent par leur originalité et la richesse de leurs aperçus.

En écrivant ce livre, M. Martin a pensé à trois classes de personnes : aux laïques, aux étudiants et aux théologiens.

La théologie en tant que science est en défaveur auprès de beaucoup de laïques, parce que les uns n'y voient point une science, les autres croient y reconnaître une ennemie de la foi et la plupart ne se rendent compte ni de son étendue ni de ses disciplines. M. Martin veut dissiper l'erreur des premiers, tranquilliser les seconds et orienter les uns et les autres, en leur présentant le tableau de ce que prétend et doit faire la théologie. Puisse cette tentative de popularisation être couronnée de succès !

Parvenu au terme de ses études, l'étudiant, en regardant derrière lui, ne manquera pas de dresser la carte des provinces, des départements et des communes qu'il a visitées, et de mettre de l'ordre dans les sciences qui lui ont été enseignées. C'est ce qui fait penser à quelques-uns qu'il n'est pas nécessaire de commencer les études par un cours d'encyclopédie. Tel n'est pas notre avis. Si bon que soit le guide, il n'est jamais inutile de consulter la carte à l'avance, il n'est pas de voyageur sérieux qui s'en passe ; et, comme tous les étudiants ne sont pas fils de professeur et n'ont pas sous la main un conseiller bénévole, le plus simple est de les orienter tous au début par un bon cours.

Ce qui intéressera particulièrement les théologiens c'est le point de vue auquel s'est placé M. Martin pour embrasser d'un regard le champ de la théologie.

Les divers essais de classification des sciences théologiques reviennent à trois types distincts. Un premier groupe de théologiens les classe d'après leurs affinités, en *théologie théorique* et *théologie pratique*, ou en *théologie philosophique*, *historique* et *pratique*, ou en *théologie speculative*, *historique* et *pratique*. — Un second groupe les range d'après leur genèse réciproque, en commençant par l'exégèse ou par l'apologétique (*théologie exégétique*, *historique*, *systématique* et *pratique*, ou bien, *apologétique*, *théologie historique*, *systématique*, *pratique*). — D'autres, trouvant ces groupements artificiels, en forment de nouveaux en partant d'un point de vue philosophique. Tel, considérant que la théologie doit

donner à l'Eglise la connaissance d'un fait, le salut, et la théorie d'un art, l'art de sauver, la divise en *théologie speculative* et *théologie pratique*. Tel autre part de la foi enseignée par son église ; il la soumet à l'épreuve de la *théologie pure* ou *théorique* et montre dans la *théologie pratique* comment cette foi s'applique au gouvernement de l'Eglise.

C'est à ce troisième groupe que se rattache M. Martin. Mécontent des divisions extérieures ou de celles qu'impose la foi d'une église particulière, il prend son point de départ dans la foi individuelle, et nous donne un essai de systématisation des sciences théologiques de l'école individualiste.

Tout est inspiré dans ses développements par ce principe premier. La théologie est pour l'auteur : *l'activité intellectuelle réglée du chrétien pour connaître en détail sa situation dans le monde, et pour remplir les devoirs que cette situation lui impose*. Le fait générateur de la théologie, c'est la foi comprise comme une *relation avec Jésus-Christ et par lui avec Dieu*.

La foi est un fait éthique produit par des faits historiques et en produisant à son tour, nous aurons donc une I^{re} partie de la théologie consacrée à l'étude indépendante de ces faits, c'est LA SCIENCE, comprenant : *l'histoire de la révélation (documents, faits et idées)*; *l'histoire du christianisme*; *l'éthique (vie dans le péché, crise de la foi, vie en communion avec Dieu)*. — Le chrétien ne se contente pas de connaître, il veut vivre et faire vivre, d'où II^e partie, ÉDUCATION : *l'individu, l'Eglise*.... — Enfin, le chrétien doit se rendre compte de la valeur philosophique de ses opinions et de la place qu'elles occupent dans l'ensemble des idées, d'où : III^e partie, PHILOSOPHIE, *méthode, spéculation*.

On ne saurait nier l'intérêt que présente cette conception. Elle est vivante, elle ne fait pas de la foi un phénomène intellectuel, et ne sépare pas dans le théologien le chrétien du savant ; elle a quelque chose de populaire puisqu'elle fait appel à des expériences connues de tout chrétien sérieux et réfléchi ; enfin, elle est moderne par son individualisme.

Nous ne reprocherons pas à M. Martin l'empiétement inévitable de sa seconde partie sur la première. Si on lui faisait remarquer qu'il est impossible de faire une étude des faits purement objective

et désintéressée, il répondrait que ce phénomène d'enchevêtrement se produit dans toute classification. Croit-on que pour avoir distingué sur le papier la théologie historique et la théologie speculative, la première ne sera pas influencée en fait par la seconde et qu'elle demeurera dans un objectivisme absolu ? Tout se tient dans la théologie parce que tout se tient dans le théologien, et, peut-être, quand on prend en lui son point de départ, a-t-on plus que d'autres la liberté de trahir cette imperfection inévitable.

Ce qui nous paraît plus critiquable, c'est la définition qu'adopte M. Martin de la foi. Ne faisons pas de la foi un phénomène « relevant uniquement de la volonté et de l'intelligence, pour aboutir à l'acceptation de certaines croyances ; » repoussons l'intellectualisme, soit ; mais quand on la définit : une relation avec Dieu, il faudrait définir encore les éléments et les formes de cette relation. Et si l'on fait de cette relation quelque chose de continu et de pratique, ne sort-on pas du sens donné au mot *foi* et ne parle-t-on pas de la *piété* ? La foi naît d'une relation, elle crée une suite de relations qu'elle renouvelle, qu'elle entretient, auxquelles elle demande de nouvelles forces, mais elle n'est pas elle-même ces relations. Elle est ce quelque chose qui, jaillissant du cœur, entraînant l'intelligence, forçant la volonté, nous lie, nous donne à Jésus-Christ et à Dieu, et nous lance dans la vie en communion avec eux. L'ouvrage de M. Martin aurait gagné en clarté si cette distinction entre la racine et la plante avait été établie. Voilà pour le point de départ.

Quant au point d'arrivée, on peut se demander si la classification à laquelle aboutit l'auteur est bien la plus logique. Ne serait-il pas plus conforme au « principe générateur » de distinguer le christianisme objectif, le christianisme subjectif, et le christianisme actif et trois formes correspondantes de la théologie : *théologie objective, subjective et pratique* : la première renfermant ce qui porte le nom de théologie historique, y compris la théologie biblique et l'étude des documents ; la seconde, comprenant la morale, la dogmatique, et la philosophie chrétienne ; la troisième, ce qui a rapport à l'Eglise, à sa constitution et à son activité. Cette division aurait également l'avantage de rapprocher la « philoso-

phie » des éléments similaires au lieu de l'isoler et presque de la reléguer à part et à la fin, comme le fait notre auteur.

On peut se demander encore si M. Martin a également servi les théologiens et les étudiants. Qu'on présente au théologien une philosophie des sciences théologiques, qu'on oriente le débutant en lui faisant connaître les diverses disciplines et leur contenu, c'est bien; mais ce sont là deux opérations distinctes. En les offrant réunies, fondues ensemble, aux étudiants, ne risque-t-on pas de leur donner des idées peu nettes, au-dessus de leur portée, et est-il certain qu'une simple nomenclature ne leur serait pas aussi profitable? Il est toujours difficile de satisfaire en même temps tout le monde.

On peut se demander enfin si le temps n'est pas venu pour la théologie chrétienne d'élargir son cadre et d'y faire une place, ne fût-ce que comme appendice, à une esquisse de l'histoire des religions. Les notions de révélation et de foi telles que les conçoit M. Martin y conduisent naturellement. Il ne s'agit pas de réduire l'importance de la révélation chrétienne. La comparaison fera ressortir au contraire sa valeur et son caractère. Mais il s'agit d'éviter un écueil sur lequel peut aller donner la théologie individualiste. Elle est psychologique, elle a raison. Elle ne le sera jamais trop, mais elle peut l'être trop exclusivement. Elle a besoin, pour son apologétique et pour construire une philosophie chrétienne, surtout si elle prétend en faire la philosophie supérieure, du témoignage de l'espèce et de cette partie de l'anthropologie qui, exposant les besoins religieux et moraux, les luttes et les aspirations des peuples, peut fournir une psychologie morale et religieuse de l'humanité. — M. Martin ne professe aucun mépris pour ces sciences nouvelles, mais n'aurait-il pas dû leur donner, dans une juste mesure, voix en chapitre.

Ces réserves faites, nous engageons vivement toutes les personnes qui aiment à rencontrer un penseur ingénieux et un esprit indépendant, toutes celles qui se perdent dans les questions théologiques et voudraient se retrouver dans ce labyrinthe, toutes celles, et elles sont nombreuses, qui se demandent comment on peut allier une foi solide à une franche critique, de lire le livre de M. Martin.

M. D.

LOUIS DURAND. — LA QUESTION EUCHARISTIQUE¹.

Cet ouvrage est remarquable au point de vue de l'érudition et de l'argumentation ; M. Durand excelle dans l'art de diviser son sujet et d'avancer d'un pas méthodique et sûr jusqu'au terme de sa démonstration ; c'est un logicien intrépide.

Son intention est de concentrer toute la question de la cène, débattue entre catholiques, luthériens et réformés, sur un point précis, de la poser dans ses véritables termes et d'arriver à la solution que commande le bon sens. Pour lui, tout dépend de la façon dont on interprète le fameux passage : « Ceci est mon corps ; » or, les uns et les autres se sont en quelque mesure mépris dans la discussion, sauf quelques Cathares du XII^e siècle et Carlstadt au XVI^e. Les théologiens catholiques et les docteurs luthériens prétendent avoir raison en invoquant en leur faveur le sens littéral de la parole de Jésus, les réformés se retranchent derrière le sens figuré ; Carlstadt affirme que Jésus, en prononçant la proposition controversée, a désigné, non pas le pain, comme le disent les réformés, ni le corps invisible caché sous les accidents du pain, comme le veulent Romains et luthériens, mais son propre corps tel qu'il était pendant sa vie terrestre.

M. Durand estime que cette dernière opinion, que du reste il ne partage pas, a seule le droit de s'appeler *littérale* ; celle des réformés reste *figurée* et le sens adopté par les Romains et les luthériens n'est ni littéral ni figuré, il faut pour le désigner inventer l'épithète d'*absurdolittéral*, comme ils ont eux-mêmes inventé une doctrine pour fonder leur interprétation. La treizième lettre cite un bon nombre d'aveux plus ou moins explicites montrant que leur exégèse, bien loin de donner naissance à leur dogme, ne peut subsister que si on admet, pour des motifs d'un autre ordre, la vérité de ce dogme.

On suivra sans doute avec intérêt les raisonnements de l'auteur et on se trouvera instruit par ses développements ; cependant la

¹ *La question eucharistique élucidée et simplifiée*. Trente-trois lettres adressées au rév. père C. G. de la compagnie de Jésus, par Louis Durand. — Paris, librairie évangélique. Genève, Beroud, 1883. Un vol. in-8 de XVI chap. et 492 pag. 5 francs.

lecture de ce travail n'est pas très facile ; il faut un effort constant pour se maintenir dans le cercle d'idées où il est entré. Ne lui en faisons pas un reproche ; ce n'est pas sans un labeur prolongé et digne d'éloge qu'il a réussi à se mouvoir avec aisance dans ce milieu scolaire ; les 19 pages d'ouvrages cités le prouvent assez. Ce livre n'a pas été écrit pour nous, il est destiné à un père jésuite et à des esprits imbus des mêmes notions ; pour discuter avec eux il faut connaître leur langage et savoir l'employer au besoin. Ceux qui n'ont pas été aux prises avec les difficultés que M. Durand a rencontrées pendant son ministère en Belgique, sont peu propres à juger son entreprise ; ils peuvent cependant dire que si les théologiens catholiques ne rencontraient pas parmi les pasteurs évangéliques des hommes capables de comprendre et de critiquer leurs doctrines, ils tireraient grand profit de cette ignorance trop répandue. Nous négligeons trop d'étudier systématiquement la dogmatique et la morale catholiques dans les ouvrages classiques ; M. Durand nous donne un exemple qui mérite d'être suivi.

Il nous sera permis de souhaiter en terminant, que le sujet de la sainte cène soit envisagé en lui-même et indépendamment de toute controverse. On dit beaucoup, et avec trop de raison, que la communion est abandonnée, plus encore que le culte hebdomadaire. Ne serait-ce pas le moment d'examiner ce symptôme d'état religieux, puis d'exposer ce qu'était la cène dans l'esprit de Jésus-Christ et enfin de décrire le rôle qu'elle joue dans la vie du chrétien ?

ERN. M.

PUBLICATIONS DIVERSES RELATIVES A L'HISTOIRE
DE LA RÉFORMATION, EN ALLEMAGNE, EN FRANCE ET EN SUISSE.

Ce sera une tâche faite pour tenter les bibliographes allemands que de dresser un catalogue raisonné de tout ce qui se publie en vue du 400^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LUTHER. (10 novembre 1483.) Sans y mettre le moins du monde l'ambition d'être complet, nous avons recueilli, pendant les derniers mois de 1882 et les six premiers de l'année courante, les titres d'au moins quatre-vingts publications de tout genre, depuis la brochure popu-

laire à 25 centimes jusqu'à l'œuvre savante et à l'édition de luxe qui se paye 20 francs et plus. Bon nombre d'entre elles nous ont passé par les mains. La plupart de ces ouvrages sont biographiques et s'adressent au grand public, peuple, familles, jeunesse, enfants des écoles. Plusieurs émanent de sociétés de publications religieuses. Il en est peu qui ne soient illustrés, ne fût-ce que de quelques modestes gravures sur bois. Un des premiers rangs, dans cette littérature populaire, revient sans doute à la *Vie de Luther racontée à la chrétienté allemande, en particulier à la jeunesse*, par Fr. Baum. Elle est ornée de plus de cinquante illustrations, et paraît chez C.-H. Beck, à Nördlingen, en quatre à cinq livraisons, pour le modique prix d'environ 2 francs.

En fait d'ouvrages écrits pour le public savant, ou du moins instruit, et basés sur une étude directe des sources, il faut mentionner, — outre le livre de feu Gust. Plitt, achevé par le pasteur Petersen, de Lubeck, dont il a été parlé dans notre précédente revue bibliographique, — les *Analecta lutherana*, « lettres et documents relatifs à la vie de Luther, pouvant servir de supplément à sa correspondance, » recueillis par le prof. Th. Kolde à Erlangen (Gotha, Perthes, XVI et 479 pages); le *Martin Luther* du Dr Carl Burk, pasteur de la collégiale de Stuttgart (C. Krabbe à Stuttgart, VIII et 342 pag.) et surtout les diverses publications de M. Julius Köstlin, prof. à Halle, la première autorité en cette matière. La nouvelle édition de sa classique biographie, *Martin Luther*, en deux volumes, vient de paraître chez Friedrichs, à Elberfeld, au prix de 18 marcs. Elle a été suivie de près d'une seconde édition de l'ouvrage qui fait le pendant de celui-là et qui avait paru il y a environ vingt ans : *Luthers Theologie in ihrer geschichtlichen Entwicklung und ihrem innern Zusammenhang*. (2 vol., Stuttgart, Steinkopf.) En même temps paraissait le premier fascicule d'une seconde édition de *Luthers Leben*, biographie abrégée, ornée de soixante illustrations authentiques, que le même auteur avait publiée l'année dernière chez Fues, à Leipzig.

A côté des biographies plus ou moins originales et plus ou moins complètes, on voit figurer en assez grand nombre des études spéciales ou des esquisses populaires de tel ou tel épisode de la vie de Luther, de telle ou telle période de son développement re-

ligieux¹; des portraits ou « caractères » du héros chrétien²; des monographies sur l'écrivain, le père du chant d'église protestant, le prédicateur, le professeur de théologie, le patriote, l'humaniste, le pédagogue³; des choix de ses lettres familières ou édifiantes et de ses opuscules allemands⁴. Les sermons sur Luther commencent également à faire leur apparition⁵. Ajoutons que M. Eickhoff a eu l'idée ingénieuse de réunir en un volume, « dédié aux amis et aux ennemis de Luther, » les jugements portés sur le réformateur et son œuvre par cent auteurs plus ou moins renommés appartenant aux quatre derniers siècles⁶.

Il était impossible que la vie si dramatique du grand réformateur ne tentât plus d'un talent poétique. Plusieurs ont essayé, en effet, de la raconter en vers ou de la mettre en scène. Tous n'ont pas été également bien inspirés, tant s'en faut. Pour le moment, on s'accorde assez généralement à décerner la palme au poème dramatique *der Reformator*, d'Alb. Lindner. (Leipzig, J.-J. Weber, en deux éditions.) Le « frère Martin » et ses luttes intérieures font le sujet d'une « introduction. » Un prélude, intitulé « Le

¹ Par exemple : Zitzlaff, *Luther auf der Koburg*. (Wittemberg 1882.) — Dieckhoff, professeur à Rostock, *Die Stellung Luthers zur Kirche und ihrer Reformation in der Zeit vor dem Ablassstreit*. (Rostock 1883.) — Rob. Kübel, *Ein Jahr aus Luthers Leben*, 1525. (Heidelberg 1883.)

² Rietschel, directeur du séminaire théologique de Wittemberg : *Martin Luther und Ignaz von Loyola*.

³ Citons entre autres : H. A. Köstlin, *Luther als der Vater des evangelischen Kirchengesanges*. (Leipzig 1881.) — Osw. Gottlob Schmidt, *Luthers Bekanntschaft mit den alten Klassikern*. (Leipzig 1883, ouvrage posthume.) — Joh. Müller, *Luthers reformatorische Verdienste um Schule und Unterricht*. (Programme scolaire d'un des gymnases de Berlin, 1883.)

⁴ *Briefe von und an Luther*, par le pasteur Enders, Francfort s/Main, librairie de l'Union évangélique. — *M. Luther als deutscher Klassiker*, in einer Auswahl seiner kleinen Schriften, Homburg vor der Höhe ; le 3^e volume a paru récemment. — *Luthers Reformations-Schriften vom Jahre 1520*, von Dr Hermens, Halle, — A. Hase, *275 Lutherbriefe in Auswahl und Ueersetzung*. Leipzig. 420 pag. (2 marcs.)

⁵ *Wer Luther war*. Sermon de réformation par M. Kögel, prononcé dans le « dôme » de Berlin.

⁶ *Hundert Stimmen namhafter Männer aus vier Jahrhunderten über Luthers Person und sein Werk*. Gütersloh, Bertelsmann. Plus de 300 pages. Prix : 60 pfennigs.

Marchand d'indulgences, » a pour but de peindre les misères morales de l'Eglise catholique au temps de la Réforme. Le drame proprement dit : « La diète de l'empire, » nous fait assister au triomphe moral du pauvre moine et finit par son mariage avec Catherine de Bora.

Certains catholiques, on pouvait s'y attendre, profitent du jubilé qui se prépare pour rafraîchir de vieux clichés, pour rabaisser de leur mieux le réformateur et son œuvre et relever d'autant ses adversaires. Un ci-devant pasteur ultra-luthérien, G. Evers, que la soif d'autorité a ramené naguère dans le giron de l'Eglise infail-libiliste, se dispose à publier une « *Esquisse de la vie de Luther*, tirée de ses propres papiers. » Le journal ultramontain la *Germania*, qui se publie à Berlin, s'est fait adresser de Hambourg une série de lettres sur « le Luther historique, » dont on a fait un tirage à part et qui se répand en des milliers d'exemplaires distribués gratuitement parmi les populations protestantes. L'historien catholique Janssen, dont l'*Histoire du peuple allemand dès la fin du moyen âge* suscite tant de légitimes colères par une habileté toute jésuite à ne faire dire aux documents cités que ce qui peut servir « la bonne cause, » annonce une *Festschrift* sur le légat « Aléandre à la diète de Worms, » qui paraîtra dans l'académique in-quarto¹.

Parmi les historiens protestants qui ont relevé le gant jeté par les polémistes catholiques, nous rencontrons de nouveau le nom de M. Köstlin. Il a répondu à M. Janssen avec une urbanité parfaite, mais de main de maître, dans une brochure intitulée : *Luther und J. Janssen, der deutsche Reformator und ein ultramontaner Historiker*. Cet écrit polémique a été rapidement enlevé ; déjà une nouvelle édition est devenue nécessaire. (Halle, Niemeyer, 72 pag.) Les professeurs de la faculté de Halle descendent ainsi les uns après les autres dans la lice pour rompre une lance avec les modernes champions de celui que Luther appelait *der alt*

¹ La justice exige que nous signalions une *Vita di Martin Lutero*, récit populaire publié à Rome, en 1882, par un anonyme se disant catholique. Son impartialité lui a valu d'être mis aussitôt à l'index. (Benrath, *Theologischer Jahresbericht*, 2^d vol., pag. 180.)

bæse Feind. Après M. Schlottmann¹, M. Jacobi²; après M. Jacobi, M. Beyschlag³; après M. Beyschlag, M. Köstlin. Ils se souviennent sans doute que l'université à laquelle ils sont attachés a recueilli le glorieux héritage de l'ancienne académie de Wittemberg.

Au reste la meilleure manière de répondre aux dénigreurs, le seul moyen de les désarmer, ce sera d'imiter toujours moins, en racontant la vie du réformateur, l'exemple de l'hagiographie romaine. « Gloire à la vérité historique, » telle doit être de plus en plus la devise de l'historiographie protestante. « Nous ne pouvons, disait naguère un juge compétent à propos du beau livre de Plitt⁴, nous défendre de l'impression que, même dans cette biographie récente de notre Luther, ce n'est pas tout Luther, ce n'est pas un Luther absolument au naturel, qui est mis sous les yeux du public protestant, mais un Luther quelque peu atténué, raffiné, poli par l'effet d'un sentiment d'affection respectueuse et sous l'influence de traditions inspirées par le désir de le justifier... Il faudrait, pensons-nous, ne pas craindre de dessiner, d'une main plus vigoureuse qu'on n'a coutume de le faire, le Luther au tempérament colérique. Il s'agit de peindre la force impétueuse, pareille à la violence des éléments déchaînés, avec laquelle il agit et il parle dès que la passion s'empare de lui. Il s'agit de rendre sensible la pression qu'il a exercée sans contredit sur ses alentours, grâce à l'ascendant de sa puissante personnalité, de façon à réduire les uns à n'être plus que ses adeptes aveugles, de serviles échos de ses paroles, tandis que d'autres, Mélanchton en tête, éprouvaient dans son voisinage je ne sais quelle impression d'anxiété, comparable à celle qu'ils eussent ressentie en séjournant sur un volcan. C'est que des natures gigantesques, comme l'était Luther, agissent sur leur entourage avec une puissance souveraine, sans même

¹ *Erasmus redivivus*, programme académique 1881. Nouvelle édition considérablement augmentée, et renfermant un parallèle entre Luther et Erasme. Halle 1883, X et 355 pages.

² Prof. Schlottmann. *Die Hallesche Facultät und die Centrumspartei*. 1882 Brochure.

³ *Was ist, Rom gegenüber, der evangelische Christ seiner Kirche u. seinem Vaterlande schuldig?*

⁴ G. Kawerau, de Magdebourg, dans *Theologische Literaturzeitung* 1883, N° 9, col. 210.

s'en douter, et surtout sans la moindre intention d'exercer pareille pression. Nous estimons que les dernières années de la vie de Luther, les frottements qui, alors, se sont produits à Wittemberg, ce mélange d'affection et d'aversion, d'aveugle attachement et de secrète frayeur, en particulier les relations de Luther avec Mélanchton, que tout cela devrait être décrit et jugé, non pas tant d'un point de vue dogmatique, mais avant tout à la lumière de la psychologie. Alors les clartés et les ombres se répartiraient avec plus de justesse. La manière habituelle de retracer la vie de Luther n'offre de lui qu'une image à bien des égards effacée, décolorée, et par là même donne toujours de nouveau, à ceux qui ne partagent pas nos sentiments de piété filiale envers lui, un certain droit d'accuser notre historiographie de partialité. »

N'oublions pas de dire que de tous les écrits de Luther le plus populaire et le plus répandu (après sa version de la Bible), son *Petit catéchisme*, a été cette année l'objet de nombreuses publications. La plupart, il est vrai, ne sont que la reproduction plus ou moins amendée de travaux déjà connus et employés. En général, ce sont des manuels d'instruction religieuse auxquels l'œuvre magistrale du réformateur sert de texte. Mais ce texte présente des variantes en assez grand nombre. Aussi la conférence des délégués des Eglises évangéliques allemandes, qui se réunit à Eisenach, a-t-elle pris en main la révision de ces recensions diverses, à l'effet d'arriver à un texte unique. Elle a chargé un homme compétent, le Dr Calinich, de lui faire rapport et d'arriver avec un projet de révision. M. Calinich s'est acquitté de son mandat et, récemment, il a publié un petit volume sous le titre : *Dr Martin Luthers Kleiner Katechismus. Beitrag zur Textkritik desselben.* (Leipzig, Hinrichs, 147 pag.) Ce volume renferme en appendice : 1^o la reproduction diplomatiquement exacte de l'édition de 1542, la dernière, pense-t-on, qui se soit imprimée à Wittemberg du vivant de Luther; 2^o le texte dans la rédaction proposée par l'auteur; 3^o le même texte tel qu'il est sorti des délibérations de la conférence. Il va sans doute en être publié une édition à l'examen, comme on est en train de le faire pour la révision de la version de l'Ancien Testament par Luther. (Voir la *Revue de mars*, pag. 212.)

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire que si, à l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance du réformateur, il ne se produit pas en Allemagne un réveil du vieil esprit protestant, ce ne sera pas, certes, faute de stimulants ou, pour parler avec le titre d'une brochure du prof. Baumgarten, faute de *réveille-matin*¹. Puissent tant de beaux et «sérieux» travaux ne demeurer pas sans fruits durables pour la vie religieuse de ceux qui n'auront d'autre peine que celle d'en jouir et d'en faire leur profit !

La Suisse réformée et républicaine semble tenir moins que la luthérienne et monarchique Allemagne au culte des anniversaires. Elle a laissé passer inaperçu, à notre connaissance du moins, le 400^e anniversaire de la naissance d'Œcolampade (né en 1482².) On commence pourtant à se préoccuper de celui de Zwingli. (1^{er} janvier 1484.) La conférence des délégués des Eglises cantonales suisses a été nantie de la chose par le conseil ecclésiastique de Zurich³. Les étudiants en théologie de la faculté de Berne ont pris, de leur côté, l'initiative d'une entente à ce sujet avec leurs *commititones* des autres facultés de la Suisse protestante. Et l'éditeur Wyss, à Berne, vient de mettre en souscription un volume de *Berner Beitraege*, « Contributions bernoises à l'histoire des Eglises suisses de la réforme, » qui doit paraître à l'occasion des jubilés de Martin Luther et d'Ulrich Zwingli. Publié sous la direction de M. le professeur Nippold, par une réunion de jeunes pasteurs du canton de Berne, cet ouvrage renfermera des études sur les relations de Zwingli avec Berne, le synode de Berne de l'an 1532, l'anabaptisme suisse à l'époque de la Réformation, la contre-réformation dans le Jura bernois, les efforts de Duraeus en Suisse en vue de l'union des Eglises, la Morale d'Amyrault. Dans un appendice, M. Nippold passera en revue les travaux historiques, ayant pour auteurs des Bernois, qui ont paru dans les quarante dernières années.

¹ *Eine deutsche Reveille* (une diane allemande) *zum Lutherfest*. Berlin, 49 p.

² On s'en est souvenu en Souabe, à Weinsberg, ville natale du réformateur. Il existe en cette ville un *Œcolampadius-Verein*, sous le patronage duquel a paru un écrit de circonstance : *Joh. Œkolampadius, sein Leben und Wirken*, par M. Fehleisen. (20 pag.)

³ L'antistès de Zurich, le Dr Finsler, prépare un écrit populaire sur le réformateur suisse.

Quant aux protestants de langue française, ils s'associeront sans doute de cœur à l'un et à l'autre de ces jubilés. Ils feront mieux que cela. Le grand mouvement littéraire qui s'est produit chez nos voisins d'outre-Rhin à l'occasion du jubilé de Luther paraît devoir étendre en quelque mesure son influence jusqu'à nous. Déjà on annonce plusieurs ouvrages en notre langue¹ qui sont destinés à renouveler la mémoire de la personne et de l'œuvre de celui qui fut aussi pour la France du XVI^e siècle un instrument de réveil spirituel. Avant de s'appeler *huguenots*, tous les protestants français n'ont-ils pas commencé par porter le nom de *luthériens* ?

— Pour le présent, nous avons à enregistrer diverses publications importantes se rapportant à l'histoire de la Réformation en France et dans la Suisse romane.

Et d'abord, la réimpression des *Opera exegetica et homiletica* de Calvin, formant la troisième série de JOANNIS CALVINI OPERA QUÆ SUPERSUNT OMNIA que les professeurs de Strasbourg publient chez C. A. Schwetschke et fils à Brunswick. On sait que la première série, volumes I à X (première partie), comprend l'*Institution* et les *Traitées théologiques*, plus un appendice reproduisant les *Ordonnances ecclésiastiques et autres* et divers *Consilia*. La seconde, volume X (seconde partie) à XXII, se compose du *Thesaurus epistolicus Calvinianus*, suivi des deux *Vies de Calvin*, en français et en latin, par Th. de Bèze, et de celle qui a pour auteur Nicolas Colladon ; des *Annales Calviniani*, renfermant dans l'ordre chronologique et sous forme d'extraits puisés dans les documents originaux et authentiques, de précieux éléments pouvant servir aux futurs biographes de Calvin ; d'un appendice formé par le premier *Catéchisme français* de Calvin, de 1537, la *Confession de foi* genevoise de la même année, et un catéchisme de l'an 1542 ; enfin de plusieurs *index* (théologique, historique, mots grecs et hébreux, passages de l'Écriture sainte allégués) se rapportant aux

¹ *Luther, sa vie et son œuvre*, par M. le pasteur Félix Kuhn. (Paris, Sandoz et Thuillier. Neuchâtel et Genève, J. Sandoz.) — *Luther d'après Luther*, fragments extraits des œuvres du réformateur, par G.-A. Hoff, pasteur. (Lausanne, Georges Bridel.)

vingt et un premiers volumes. — M. le professeur Baum ayant succombé à une longue maladie, avant même que la seconde série fût achevée, ses deux vaillants collaborateurs, MM. Cunitz et Reuss, se sont assuré, pour la publication des œuvres de la troisième série, le concours d'une force plus jeune dans la personne de M. le professeur Paul Lobstein, qui s'est fait avantageusement connaître par une monographie en allemand sur l'*Ethique de Calvin*. (Strasbourg 1877.)

L'année 1882 a vu paraître les trois premiers volumes des œuvres exégétiques et homilétiques du réformateur français. Le volume XXIII nous donne le commentaire bien connu sur la *Genèse*. Les éditeurs y ont joint les *Sermons* sur divers passages de ce livre, d'après la troisième et dernière édition originale, la seule complète, Genève 1565, dont on ne connaît que quatre exemplaires. Ces sermons sont au nombre de dix : trois sur l'histoire de Melchisédec (Gen. XIV), quatre sur la justification (Gen. XV), trois sur le sacrifice d'Abraham. (Gen. XXI, 33 — XXII, 15.) Les deux volumes suivants renferment d'abord la seconde partie des commentaires sur les cinq livres de Moïse, savoir *les quatre derniers livres* « in formam harmoniæ digesti. » (L'histoire, Ex. I-XIX ; les lois, d'Exode à Deutéronome, groupées systématiquement autour des dix commandements ; le sommaire de la loi ; les « sanctiones a promissionibus et minis ; » puis le retour à l'histoire, à partir de Ex. XXXI et passim.) Un *index* permet au lecteur de retrouver au milieu de cette « harmonie » les textes historiques et législatifs tirés des différents livres du Pentateuque et de les replacer dans leur ordre et contexte habituel. La seconde moitié du volume XXV comprend ensuite le *Commentaire latin sur le livre de Josué* et le commencement des *Sermons sur le Deutéronome*, savoir ceux sur le chapitre premier, prêchés par Calvin les jours sur semaine, du 20 mars au 24 avril 1555, et recueillis sténographiquement par Denis Raguenier, de Bar-sur-Seine. Cette réimpression des sermons sur le Deutéronome est basée sur une collection complète extrêmement rare des dits sermons. « Nous n'en avons trouvé, disent les éditeurs, dans les bibliothèques publiques de France, de Suisse et d'Allemagne, que huit exemplaires, outre celui que nous avons eu le bonheur d'acquérir nous-mêmes. » Elle a paru

à Genève, chez Thomas Courteau, 1567, in-folio. En tête se lit une préface des ministres de l'Eglise de Genève aux fidèles et lecteurs, et un avertissement fait par les diacres, c'est-à-dire « les administrateurs du fonds destiné à donner des secours aux pauvres étrangers, lequel était devenu propriétaire des manuscrits du sténographe, salarié sur le même fonds. » Au reste, les sermons sur les dix commandements avaient été déjà publiés en 1562 d'après une transcription un peu différente du même original sténographié.

L'éloge du soin que les éditeurs strasbourgeois apportent à ces réimpressions et de l'intérêt qu'offrent leurs prolégomènes littéraires, cet éloge n'est plus à faire, non plus que celui de la rapidité avec laquelle avance cette vaste publication. Tous les admirateurs de Calvin se joindront aux éditeurs pour exprimer à la maison Schwetschke, de Brunswick, la reconnaissance qui lui est due pour la prompte exécution de ce *monumentum aere perennius*.

Les noms de MM. Baum, Cunitz et Reuss se retrouvent au frontispice d'un autre monument historique et littéraire qui n'est pas moins cher, quoiqu'à un autre titre, aux protestants de langue française. Nous voulons parler de la magnifique édition nouvelle, avec commentaire, notice bibliographique et table des faits et des noms propres, de l'*HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DES EGLISES RÉFORMÉES AU ROYAUME DE FRANCE*, dont le tome premier est sorti récemment des presses de J.-H.-Ed. Heitz à Strasbourg¹. Ce volume est les prémisses d'une entreprise que tous les enfants de la réforme française salueront avec joie. Les *Classiques du protestantisme français des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles* seront réimprimés sur les meilleurs textes et annotés, sous le patronage de la Société de l'histoire du protestantisme français et avec le concours d'un comité composé de tout ce qu'il y a en France de connaisseurs renommés de cette admirable littérature. Le commissaire délégué pour le présent ouvrage est M. Jules Bonnet.

Nous disions que les noms de MM. Baum, Cunitz et Reuss, habitués de longue date à se rencontrer sur le titre des *Œuvres de Calvin*, se trouvent encore associés en tête de ce premier vo-

¹ Paris, librairie Fischbacher, société anonyme, 33, rue de Seine, 1883.
— VI, X et 990 pag. in-4°.

lume de l'œuvre historique conçue, sinon directement et uniquement exécutée, par le collègue et successeur de Calvin. Projétée et préparée autrefois, « avec toute l'ardeur de la jeunesse, » par le premier des triumvirs de Strasbourg, continuée, achevée, livrée à l'impression par le second, la nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique* est dédiée au troisième, en témoignage de la reconnaissante affection qui unit à lui, depuis plus d'un demi-siècle, son collègue survivant.

Ce qui fait la valeur de cette réimpression, — indépendamment de la splendide et correcte exécution typographique, — c'est le *commentaire* qui accompagne le texte sous forme de notes. Et c'est aussi ce qui fait la grande supériorité de cette édition sur celle qu'a publiée l'année dernière, en deux beaux volumes à deux colonnes, la Société des livres religieux de Toulouse¹. Pour les lecteurs d'aujourd'hui, ces notes abondantes, savantes, précises, puisées aux meilleures sources, doublent le prix de l'ouvrage et en font une mine de renseignements du plus haut intérêt qu'on ne saurait la plupart du temps où trouver, eût-on même à sa portée une bibliothèque comme celle de la Société de l'histoire du protestantisme français.

Pour donner une idée de l'importance du travail que représentent ces notes, il suffira de dire que les unes renferment des renvois aux sources imprimées où l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* a puisé. (Pierre de la Place, *Commentaires de l'estat de la religion et respublique*, 1565 ; *Histoire de l'Etat de France*, attribuée à Regnier de la Planche, 1576 ; l'*Histoire des martyrs* de J. Crespin.) D'autres offrent, à propos de tel ou tel passage, récit ou discours, la version parallèle, plus ou moins concordante, que fournissent soit des ouvrages contemporains, soit des correspondances du temps : lettres de Calvin, de Bèze, de Languet et d'autres, quelques-unes inédites, la plupart tirées de recueils tels que le *Thesaurus epistolicus Calvinianus*. Ailleurs, ce sont des notices géo-

¹ *Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France*, par Th. de Bèze, publiée d'après l'édition de 1580 avec des notes et des éclaircissements, par P. Vesson. Toulouse, Société des livres religieux, 1882, IX, 668 et 590 pages, avec deux index alphabétiques, l'un des noms de villes et lieux, l'autre des noms de personnes.

graphiques, historiques, biographiques ; ces dernières empruntées soit directement à d'anciens documents, soit aux mémoires imprimés du XVI^e siècle, soit à l'une ou à l'autre de ces nombreuses monographies modernes qui ont paru dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme*, dans la *France protestante*, dans d'autres recueils encore, ou qui ont été publiées à part. Plus d'une fois les notes rectifient des idées erronées qui ont encore généralement cours dans le public protestant, et qu'il serait temps de mettre *ad acta*. Citons comme exemple celle qui concerne la classique *Confession des péchés*, encore en usage dans nos Eglises, et que la tradition attribue à Th. de Bèze, parce qu'il la prononça à l'ouverture du colloque de Poissy. « On a essayé, nous dit-on dans l'édition de Toulouse (tom. I^{er}, pag. 274 *a*, note), à tort, croyons-nous, de contester que Th. de Bèze fût l'auteur de cette admirable prière. » Un coup d'œil jeté sur le tome VI de *Calvini Opera*, ou sur le tome II de *Clément Marot et le Psautier huguenot*, par M. O. Douen, eût suffi pour réduire cette tradition à sa juste valeur, soit non-valeur. Aussi la nouvelle édition de Paris a-t-elle soin de remarquer (pag. 560, note 3) que « cette confession des péchés est la même que celle de la *Forme des prières* introduite par Calvin à Genève en 1542, » c'est-à-dire six ans avant l'arrivée de Bèze à Genève ! Disons enfin que, ça et là, le commentaire signale et redresse les erreurs qui s'étaient glissées dans l'ancien texte : orthographe inexacte de certains noms, comme *Debrulieres* (pag. 190) au lieu de *de Grulleres*, Jaques *Buclin* (pag. 686) au lieu de *Beurlin* ; confusion entre deux personnages portant le même nom de famille, comme lorsque l'un des deux théologiens de Heidelberg, envoyés à Poissy par l'électeur palatin, est appelé *Jean Boquin* (pag. 688) au lieu de *Pierre* ; lettre sans date, insérée à une place qui n'est pas la vraie. (Voir page 718.) Nous venons de citer d'après la pagination de la nouvelle édition ; mais l'éditeur a eu l'excellente idée de noter à la marge intérieure de la réimpression la pagination du texte de 1580, et c'est aussi à cette dernière que se rapportent les chiffres de pages cités dans les notes. Nous attendons avec impatience la suite de cette excellente publication, ainsi que la *notice bibliographique* que promet le titre et qui répandra sans doute quelque jour sur la question

encore si controversée du véritable auteur de l'*Histoire ecclésiastique*.

Les volumes de la CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE, recueillie et annotée par A.-L. Herminjard, continuent à se succéder, chez H. Georg, à Genève, Bâle et Lyon, avec une majestueuse lenteur. Le cinquième avait vu le jour en 1878. Nous venons de recevoir le sixième, portant le millésime de 1883, et dédié à la mémoire de Louis Vulliemin. Il nous apporte la suite des lettres de la troisième période, savoir, depuis le 1^{er} septembre 1539 à la fin de l'année 1540 : cent vingt-deux lettres, auxquelles l'appendice en ajoute huit, provenant des années 1531 à 1540, soit en tout cent trente lettres, tant particulières qu'officielles. Celles qui sont en latin et en français sont imprimées dans la langue originale, celles qui sont en allemand, ne sont données qu'en traduction.

Ces lettres ont été écrites par quarante-neuf personnes ou réunions de personnes (corps politiques ou compagnies de pasteurs.) Il y en a trente-cinq de Calvin¹, datées de Strasbourg, depuis novembre 1540 de Worms; dix du conseil de Berne; huit de Farel, alors à Neuchâtel; six de Viret, à Lausanne; autant de Pierre Toussain, à Montbéliard; cinq de Christophe Fabri, à Thonon; quatre de Th. de Bèze, datées de Paris (novembre et décembre 1539); autant de Simon Grynée, à Bâle; deux de Martin Bucer, à Strasbourg; une de Luther (à Bucer, du 14 octobre 1539, chargeant son correspondant de saluer respectueusement Jean Calvin, dont il a lu les écrits *cum singulari voluptate*; il s'agit de l'*Institution* et de la Réponse à Sadolet), une de Mélanchton (à Calvin, du 11 février 1540), une de Wolfg. Musculus, d'Augsbourg (à Calvin), etc., etc. Les destinataires sont pareillement au nombre de quarante-neuf. Il y a vingt-huit lettres à l'adresse de Farel; vingt-quatre sont adressées à Calvin, neuf au Conseil de Genève, six à la classe de Neuchâtel, autant à Viret, cinq à Bullinger (écrites

¹ Ou plus exactement trente-quatre, le savant éditeur s'étant borné à marquer la place chronologique de la Réponse de Calvin à Sadolet, et à lui assigner son numéro d'ordre, sans publier de nouveau cette pièce souvent réimprimée.

par autant de correspondants différents, parmi lesquels Calvin et Viret), trois à Christ. Fabri, etc., etc.

De ces cent trente lettres, *trente-trois sont inédites*, et dans le nombre il en est de fortes intéressantes. Citons celle de Bucer à Louis du Tillet, du 8 octobre 1539 (N° 825), probablement la dernière qui ait été échangée entre ces deux hommes; celle de Calvin à Farel, du 10 janvier 1540 (N° 845), sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure; celle de Farel à Fabri, du 8 février 1540 (N° 848); celle de Jacob de Rumlang, jeune Bernois qui étudiait à Paris, au collège de Reims ou de Bourgogne, adressée à son père Ebrard de Rumlang, secrétaire des comptes et archiviste à Berne, du 1^{er} novembre 1540 (N° 908); celle de Pierre Toussain, de Montbéliard, à l'Eglise de Metz, du 27 août 1540 (N° 884); celle, enfin, par laquelle la classe de Payerne, par l'organe de son doyen Richard du Bois, soumet à celle de Neuchâtel une proposition tendant à ce que les différentes *classes* de la Suisse romande s'entendent pour envoyer chacune un ministre en France, afin d'y évangéliser « les frères de la dispersion. » (N° 843 *a*, dans l'appendice.)

La lettre de Calvin à Farel parle entre autres choses des affaires de Pierre Caroli, l'ex-pasteur de Lausanne, qui n'occupent, hélas! que trop de place dans les correspondances de ce temps-là. Elle nous apprend aussi que lors du récent voyage de Bucer à Wittemberg, Luther s'était très amicalement informé de Calvin auprès de lui. (*Amicissime de me sciscitatus est.*) Mais ce qui éveille surtout notre attention, c'est que, à propos des « occupations étrangères à son office » auxquelles Calvin se plaint de ne pouvoir se soustraire, M. Herminjard nous annonce une découverte intéressante qu'il croit avoir faite. Il croit avoir constaté que le réformateur est l'auteur de la *Declaration faict par monsieur Guillaulme, comte de Fürstenberg, touchant la querele quil a avec Sébastien Vogelspergern*, déclaration adressée le 15 septembre 1539 aux princes et aux villes de l'empire, dans le but de convaincre de trahison et d'infamie le capitaine Vogelsberg. Ce personnage était sous les ordres du comte de Fürstenberg, général des mercenaires allemands de François I^{er} et grand ami des huguenots, mais avait été suborné par le connétable Anne de Montmorenci, ennemi juré

de ce généreux protecteur des hérétiques. Le mémoire en question, « qu'on pourrait aussi appeler un *factum*, porte la vive empreinte de l'esprit de Calvin, et l'on peut se dire, en le lisant : c'est ainsi qu'il aurait plaidé si, déférant au vœu de son père, il avait suivi la carrière du barreau. » (Pag. 164, note 26.) Nous aurions donc là, « en rang de date, le troisième des écrits *français* du réformateur, et il faudrait le placer entre son *Psautier* de 1539 et son *Traité de la Cène* de 1540. » M. Herminjard se propose de réimprimer cet opuscule, ce « plaidoyer de Jean Calvin, » dont l'original a paru à Strasbourg en vingt et un feuillets in-4^o, caractères gothiques. (Pag. 126, note 14, à la fin.) Nous félicitons l'infatigable et consciencieux investigateur d'avoir fait cette curieuse trouvaille. Elle a dû le dédommager de bien des fatigues et de bien des ennuis. Sans doute, ce n'est qu'une conjecture ; mais pour s'avancer autant, il faut que M. Herminjard soit bien sûr de son fait.

Soixante-treize des lettres publiées dans le présent volume figurent déjà dans le *Thesaurus epistolicus Calvinianus* de l'édition de Brunswick. Les connaisseurs ne se plaindront pas de ce qui pourrait sembler un double emploi. Il restera toujours aux savants strasbourgeois le mérite de nous avoir dotés les premiers d'une collection, sinon complète, du moins extrêmement riche de lettres de Calvin, à Calvin et sur Calvin, et d'avoir mené cette grande entreprise à son terme dans un temps relativement très court. (Les onze volumes du *Thesaurus*, comprenant quatre mille deux cent soixante et onze lettres, ont paru de 1872 à 1879.) Pendant longtemps encore c'est à ce recueil qu'il faudra recourir pour la seconde période de la vie de Calvin. Mais le travail de M. Herminjard est un auxiliaire absolument indispensable, soit pour contrôler le texte même des lettres, soit pour déterminer plus exactement la date d'un certain nombre d'entre elles et les destinataires de celles qui ne portent pas d'adresse, soit encore, et surtout, à cause des informations d'une richesse et d'une exactitude étonnantes que renferment les notes historiques, biographiques et bibliographiques. C'est à peine si quelqu'un ayant fait des recherches tout à fait spéciales sur tel ou tel sujet déterminé et restreint, trouverait à corriger ou à compléter quelque chose dans ces annota-

tions¹. Du reste, le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'œuvre à laquelle notre savant et modeste compatriote a consacré sa vie est celui que lui ont décerné les éditeurs strasbourgeois eux-mêmes, dans une note placée en tête de leurs *addenda et corrigenda*. (Calv. Opp. XX, col. 593.) Elle est trop longue pour être traduite ici intégralement. Rappelons seulement qu'après avoir reconnu hautement le profit qu'ils ont mainte fois retiré de l'érudition du savant vaugeois, ils terminent en disant: « Eum sane quicunque in posterum in hac parte rei literariæ et historicæ operam volet navare, ducem sibi certissimum eliget et tutissime sequetur. » Leur seul regret, c'est que la publication de la *Correspondance des réformateurs* avance si lentement: « Qui utinam celerius ad metam properasset! » Il n'est personne, je pense, qui ne soit prêt à appuyer cet *utinam*. Nous ne quitterons pas ce volume sans adresser, après l'auteur, des remerciements à M. le ministre Ernest Chavannes, qui s'est chargé spontanément de la rédaction de l'*index alphabétique des noms de personnes* (du XVI^e siècle).

M. Chavannes lui-même a enrichi notre littérature historique relative au siècle de la réforme, en publiant des *EXTRAITS DES MANUAUX DU CONSEIL DE LAUSANNE* de 1512 à 1536 et en accompagnant ces extraits d'abondantes et très instructives annotations. Publié d'abord dans les *Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, tome XXXVI (1882), ce travail a été ensuite tiré à part². Quand la suite de ces extraits annotés aura

¹ Puisqu'il faut faire la part de la critique, relevons un point de détail. Il est relatif à l'histoire du collège de Lausanne. M. H. pense que *Corneille*, le premier principal de cette école, doit être identifié « avec cet *Erasme Cornier* qu'on trouve plus tard au collège de Genève » et que dans cette ville « on persistait à appeler *Corneille* ou *Cornille*. » (Pag. 203, note 6.) Nous doutons très fort que cette identification soit fondée. *Corneille* a dirigé le collège de Lausanne jusqu'en 1545. Cette année-là il mourut et fut remplacé par Math. Cordier. Cela ressort des lettres de Viret de cette année-là, en particulier de celle à Farel, de la fin août, qui porte le N° 684 dans le *Thesaurus epistolicus*. (Calvini Opp. XII, 146.) Les éditeurs strasbourgeois ont donc raison de dire (*l. c.*, col. 191, note 6): *quem scil. Cornier cave confundas cum Cornelio Lausannensi.*

² Imprimerie Georges Bridel, 378 pages, y compris la table alphabétique. Celle-ci se rapporte en même temps à un premier fascicule renfermant les *Extraits des manuaux* de 1383 à 1511, et tiré des *Mémoires et documents*, tom. XXXV, 1881.

paru, ce qui, nous l'espérons, aura lieu avant longtemps, on disposera de tous les matériaux essentiels d'une histoire de la réformation à Lausanne. Malgré Ruchat et Vulliemin, cette histoire reste encore à faire. Mais ce qui ressort déjà du présent volume, c'est un témoignage de plus en faveur de la confiance que méritent les renseignements historiques déposés dans l'*Histoire de la Réformation* du premier des deux auteurs vaudois que nous venons de mentionner. Son impartialité, sa bonne foi même, ayant été plus d'une fois suspectée, il n'était pas superflu de le remarquer expressément. Ruchat n'était pas un Janssen protestant, excellant dans l'art ingénieux de faire tour à tour parler et taire les documents *ad majorem ecclesiae suæ gloriam*.

Signalons enfin la récente apparition de la première moitié du quatrième volume de la *FRANCE PROTESTANTE*, seconde édition, publiée chez G. Fischbacher, à Paris, par M. Henri Bordier. Ce demi-volume va de *Chapat*, Louis, à *Coras*, Jaques de. On y remarque des articles importants sur *Chappuzeau*, l'histoire de la tour de Constance à propos de la veuve *Chassefière*, Sébastien *Chasteillon*, la maison de *Chatillon* (Coligny, etc.), Florent *Chrestien*, la maison de *Clermont*, Jean *Claude*, la famille (de) *Constant*, les *Coquerel*. Quelques-uns de ces articles sont l'œuvre des collaborateurs de M. Bordier, au nombre desquels nous voyons figurer MM. Cuvier, à Nancy; Théoph. Dufour, à Genève; Michel Nicolas, à Montauban; Ch. Pradel, à Toulouse; Frank Puaux; de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure; Am. Roget, à Genève; Ch. Sagnier, à Nîmes; Stréhlin, à Genève, etc. Cependant la responsabilité et l'honneur de cette refonte de l'œuvre monumentale des frères Haag reviennent pour la plus grande part à M. Bordier lui-même. Quiconque s'est occupé de ces études connaît sa vaste érudition, son amour scrupuleux de la vérité historique et la guerre impitoyable qu'il a déclarée à toute espèce de fictions et de légendes, pieuses et autres.

H. V.